

# Les Médecins Maîtres-Toile

[Accueil](#) ▶ [Publications médicales](#) ▶ [Etre médecin à Rome dans l'Antiquité : les risques du métier](#)

**Publié le : 31 mai 2010**

 **Imprimer cet article**

**Auteur :**  
**Laurent Galopin**



## Etre médecin à Rome dans l'Antiquité : les risques du métier

Les médecins mondains que nous présente Galien, passant leur temps en visites de politesse et en dîners d'où ils reviennent souvent ivres, sont assez rares. Bien entendu, la profession présente de nombreux avantages alléchants, mais elle exige aussi beaucoup de travail et de veilles, et comporte des risques.

D'abord celui de la contagion, dont les Romains ont une peur bleue, au point qu'ils ne visitent pas leurs amis malades pour prendre de leurs nouvelles, y envoyant leurs esclaves auxquels ils font prendre un bain à leur retour, « *tant on redoute la contagion, même vue par les yeux d'autrui* » [1]. La profession paye un lourd tribut dans les fréquentes épidémies, souvent meurtrières, de l'Italie antique. : Ainsi, Sidoine Apollinaire nous rapporte que, lors d'une épidémie de malaria, les médecins de Ravenne se trouvent cloués au lit [2]. De même, Galien quitte précipitamment Rome en 166, pour fuir la peste. La littérature latine reste pauvre sur cette question du médecin malade : qui les soigne ? Le font-ils seuls ? Daremberg nous livre une citation de Montaigne, qui pourrait illustrer notre propos : « *il n'y a personne qui se médecine plus mal qu'un médecin* » [3]. Les inscriptions funéraires ne sont guère plus bavardes quant à un impact de ces risques sur la durée de vie des médecins. L'un meurt à 22 ans et 6 mois, un autre à 22 ans et 10 mois : ils sont nombreux à ne pas dépasser les 25 ans [4]. Le matériel épigraphique concernant la mortalité des Romains est trop insuffisant pour rendre possible une réelle estimation de leur longévité, pas plus qu'il ne permet une comparaison avec le reste de la population adulte : nous ne pouvons donc pas faire dire beaucoup à ces quelques cas de mort prématurée, si ce n'est qu'ils sont morts peu de temps après la fin de leurs études. Ces propos peuvent toutefois être tempérés en se fondant sur deux exemples : tout d'abord, Galien, qui a vécu 70 ans, mais aussi Titus Avidius Apollinaris, médecin militaire, qui meurt à 60 ans [5].

Un autre des risques de la profession est la concurrence, parfois féroce, entre confrères. Plinie affirme qu'elle a contribué à faire baisser le montant des honoraires que réclament les charlatans [6]. Mais, à côté, la jalousie a suscité des rapports tendus entre les praticiens, dégénérant fréquemment en querelles, allant parfois même jusqu'au meurtre. Grâce à Galien, nous savons que cette guerre vient en grande partie des rivalités entre les écoles (méthodiques, rationalistes, pneumatiques, empiriques...) qui, heureusement, en restent le plus souvent au niveau de la polémique, chacune prétendant détenir la vérité [7]. Lors d'un exposé sur sa conception du mécanisme de la respiration et du langage, Galien est interpellé par un rhéteur, avant même d'avoir commencé sa démonstration : celui-ci le lance dans une discussion sur la polysémie, au cours de laquelle Galien manqua de peu d'être étranglé par un contradicteur, ses assistants s'étant interposés. Galien nous expose ailleurs dans son œuvre des médecins en désaccord qui en arrivent

à se battre au cœur du Temple de la Paix. Toutefois, ceux dont les domaines ne sont pas concurrents échappent à ces querelles : ainsi les diététiciens ne jalourent pas les chirurgiens, bien au contraire [8]. Ces disputes se poursuivent jusqu'au chevet des malades, portant sur le diagnostic ou le traitement, où aucun ne veut céder, pas même Galien. Il déplore ces luttes, mais son succès cache mal une vive intolérance à l'égard des autres écoles. Il poursuit par exemple de sa haine Statilius Attalus, le médecin personnel de Marc-Aurèle : il ne faut pas exclure la part de l'ambition et de la vanité, défauts courants chez les médecins de haut rang. La jalousie reste une cause première : dans l'épître dédiée à Calliste, qui fait office de préface à ses *Compositiones*, Scribonius accuse les adversaires de l'empirisme de refuser à leurs malades des médicaments dont l'efficacité est reconnue, simplement par jalousie [9]. Son contemporain Paccius Antiochus n'a jamais voulu communiquer la recette d'un médicament qui l'a rendu riche. Il le préparait lui-même portes closes, et faisait préparer à ses assistants plus d'ingrédients qu'il n'en fallait, ne faisant confiance à personne. Il faut attendre sa mort pour en apprendre la recette dans un ouvrage dont il fait don à Tibère, déposé dans les bibliothèques publiques : son remède aurait en fait été une recette ancienne [10].

Cette rivalité professionnelle va parfois jusqu'au crime : un jeune médecin, arrivé depuis peu à Rome et qui préconise les mêmes traitements que Galien, aurait été empoisonné avec ses deux secrétaires. Quintus, réputé comme étant le meilleur médecin de son époque, échappe au poison de ses confrères pour se faire bannir de Rome sous prétexte qu'il aurait laissé mourir certains de ses malades, ce qui est peu vraisemblable : ses disciples ne se seraient pas risqués à publier les éléments de sa doctrine si elle avait été dangereuse.

Le dernier grand risque auquel s'expose le médecin provient des clients et de leur entourage. Il peut être soupçonné de faire mourir un patient, pour favoriser certaines machinations d'un mari, parent, héritier... Le risque peut venir aussi de l'entourage du médecin, de ses assistants ou de ses esclaves, motivés par l'appât du gain : ils peuvent ainsi commettre des crimes dont le maître est présumé coupable. Diogène, esclave du médecin Cléophantos, va raconter la tentative de corruption pour laquelle il devait voler du poison contre récompense pour un assassinat [11]. Être trop proche des grands n'est pas non plus toujours profitable. Alcon, le médecin de Claude, est condamné à une amende de dix millions de sesterces et à l'exil, sans que nous en connaissions vraiment la cause : sa seule faute serait de s'être enrichi trop et trop vite. Il est ensuite rappelé [12]. Glycon, médecin du consul Pansa, blessé à Modène en 43, a été accusé d'avoir empoisonné la plaie tellement la blessure semble suspecte [13]. Encore pire, Vettius Valens, médecin de la cour sous Claude, est soupçonné d'être l'amant de Messaline et est exécuté, peu avant l'impératrice [14]. Nous n'avons toutefois aucun réel témoignage de médecin puni pour avoir échoué. Comme aujourd'hui, c'est seulement en cas de faute ou de négligence qu'il peut être poursuivi.

[1] (1) Ammien Marcellin, *Histoire*, XIV, 6, 23

[2] (2) Sidoine Apollinaire, *Lettres*, I, 8, 2

[3] (3) Daremberg Ch., *La médecine : Histoire et doctrines*, 2e édition, 1865, p. 342

[4] (4) CIL V, 5317 ; VI, 9600 ; VI, 9592 ; 32767 ; IX, 1714 ...

[5] (5) Galopin L., *Recherches sur la médecine romaine au Haut-Empire*, 2008, p.24

[6] (6) Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 21 ; Galopin L., op. cit., p.55

[7] (7) Galopin L., op.cit., p.27

[8] (8) Plutarque, *Œuvres Morales*, 456C

[9] (9) Mudry P., « Ethique et médecine à Rome : la Préface de Scribonius Largus ou l'affirmation d'une singularité », in Mudry P., *Medicina, soror philosophiae*, textes réunis et édités par Brigitte Maire, éditions BHMS, Lausanne, 2006, p.207 à 230

---

[10] (10) Scribonius Largus 97 ; Marcellus, Des médicaments, XX, 1 ; Galopin L., op.cit., p.82

[11] (11) Cicéron, Plaidoyer pour Cluentius, 16 et 19

[12] (12) Pline, Histoire naturelle, XXIX, 22

[13] (13) Suétone, Auguste, XI, 2 ; Tacite, Annales, I, 10, 2

[14] (14) Pline, Histoire naturelle, XXIX, 8 ; Tacite, Annales XI, 35, 3



 [Imprimer cet article](#)

Copyright Médecins Maîtres-Toile francophones  
[Espace membres](#) - [Administration](#) - [Crédits](#)

---